



COSEY
QUEL QUE SOIT
LE CHEMIN...

DOSSIER DE PRESSE
LE LOMBARD

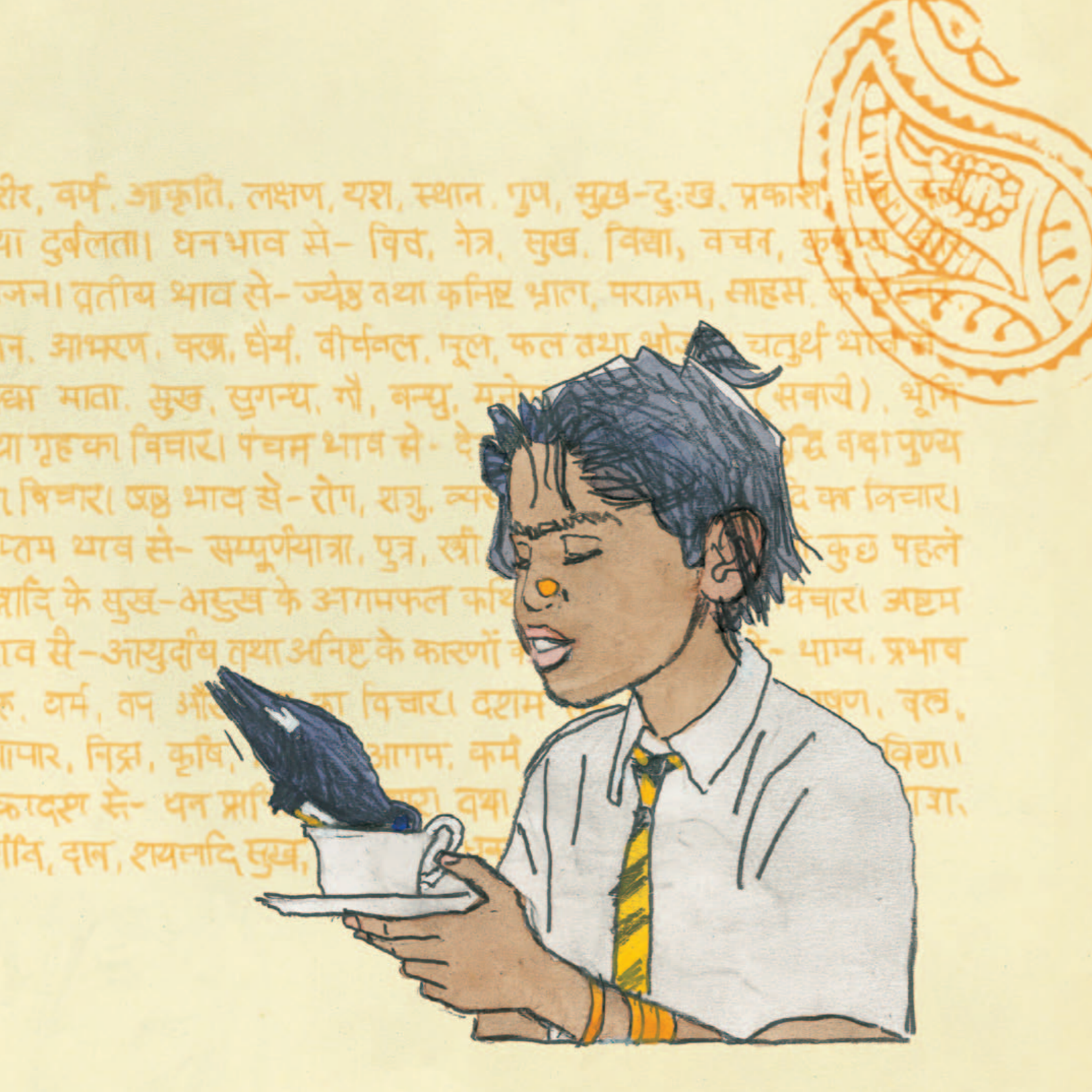


NI HÉROS NI ANTI-HÉROS,

JONATHAN, dès son apparition dans le journal «Tintin», a incarné une bande dessinée nouvelle, où l'aventure est aussi intérieure. Cette singularité, Jonathan la doit à son créateur, Cosey, qui lui a prêté ses sentiments, ses interrogations, ses impressions de voyages et ses goûts artistiques, réalisant ainsi une sorte de fiction autobiographique.

Nombreux sont les lecteurs qui ont été marqués par la lecture de «Jonathan» et les auteurs qui louent le travail de Cosey : Baru, Étienne Davodeau, Manu Larcenet, Denis Lapierre, Didier Tronchet, Anne Sibran... Reconnu et honoré par la critique depuis de nombreuses années, l'auteur sera cette année au cœur de l'actualité de la rentrée. Deux ans après «Atsuko», il nous propose en effet «Celle qui fut», la nouvelle aventure de Jonathan qu'il présente lui-même comme la fin d'un cycle. Un tel événement méritait bien un hommage international, à travers quatre expositions où seront présentés ses planches originales, ses photos et croquis de repérages, ses aquarelles...





COSEY OU L'IDÉOGRAMME INTÉRIEUR

En exclusivité, extrait de l'entretien réalisé par Isabelle Dillmann

जैविकी

Personnalité à part dans le monde du neuvième art, précurseur du

roman graphique, pionnier du scénario initiatique en quête de réponses spirituelles, Cosey a pour terre d'aventure, l'intime. Entre art-book, exploration intérieure et fiction autobiographique, cet auteur complet s'exprime en autodidacte cosmopolite par la voix d'un double inversé. Son héros amnésique, Jonathan, fortement marqué par le syndrome de Peter Pan, façonne et enchante à son tour des lecteurs de tous âges de plus en plus nombreux depuis près de quarante ans.

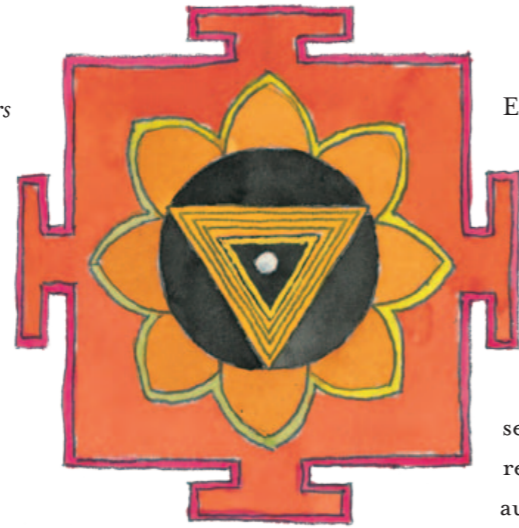
Sans rien perdre de la gravité mystique de l'enfance, ces carnets de voyage déplacent des montagnes d'encens et de sagesse, interrogent des rêves diurnes dont les dialogues renvoient par leurs réminiscences aux prières peintes ou gravées des Mani. Ces pierres dressées qui balisent les hauts plateaux des sentiers tibétains sur lesquels

ce voyageur a beaucoup marché. «La Bande Dessinée, dit-il, fonctionne par fractions et incomplétude. C'est un art proche de l'idéogramme, un mi-chemin entre l'écriture et la peinture. Un objet en soi.» Son seizième album attendu à l'automne 2013, clôturera par des retrouvailles en Inde, sous la protection de Kali, le grand cycle des aventures de Jonathan.

C'est à l'écart du monde, là où un artiste recherche l'amplification des sens, que l'on rencontre ce scénariste à la fois graphiste, dessinateur et subtil coloriste estampé d'une touche de mélancolie. Face au glacier 3000 de ses Alpes vaudoises natales qui nous transporte en lotus au «Pays des Monts neigeux», la porte du chalet s'ouvre rarement aux visiteurs. Une fois passée la douane de l'extraordinaire, là où les frontières se brouillent quand des déités invisibles semblent habiter l'air, c'est un bonheur de toucher du doigt avec Cosey ce grain du monde si délicat à fixer.

Isabelle Dillmann / Du Tibet où vous vous êtes rendu plusieurs fois depuis vingt ans pour esquisser vos impressions de voyage dans vos carnets, la poétesse tibétaine Tsering Woesser dit : « Drôle de pays qui n'existe plus et qui existe tellement » Oui, un toit du monde dont le drapeau a disparu des cartes récentes mais qui existe tellement dans la mémoire collective ! Ce à quoi on assiste au Tibet, ce n'est pas à un réveil de la conscience tibétaine mais bien à la construction de cette conscience. C'est dans un certain sens le cadeau caché de la répression chinoise. J'ai posé pour la première fois le pied à Lhasa en octobre 1994. J'y suis retourné cinq fois depuis. J'ai pu voir le Potala, suivre le cours du Yarlung Tsangpo, visiter Shigatse et Gyantse. Mais cela n'a été possible que bien après mon premier voyage au Ladakh en 1976. J'avais 26 ans alors et je découvrais ces champs labourés en spirale dont la farine d'orge grillée donne la Tsampa. À Leh j'ai eu le privilège d'assister à la cérémonie

traditionnelle sacrée du bouddhisme tibétain le Kâlâchâkrâ, «la roue du temps», parmi des milliers de pèlerins et de villageois qui débarquaient des régions les plus lointaines du Tibet, y compris des régions occupées.



Et contre toute attente le Dalaï-Lama est arrivé entouré de ses fidèles. Mon rêve serait de me rendre un jour au monastère de Laprang dans l'Amdo pour assister à la fête

du Losar lors du Nouvel An tibétain. J'aimerais passer quelques semaines dans ces monastères, à la pleine lune de février pour avoir un avant-goût des conditions rudes de l'hiver et participer aux rituels des moines. Plus pour le côté visuel et l'expérience humaine que représente ce raccourci saisissant de ce qui se passe là-haut depuis un demi-siècle que pour l'aspect culturel d'ailleurs très riche de la spiritualité tibétaine trop complexe à mon goût. J'ai plus d'affinités avec les traditions non duelles comme l'Advaita Vedanta, le soufisme ou la grande tradition mystique chrétienne d'Eckhart.

ID / Vous dites attendre de longs mois au retour « la nostalgie d'un voyage » pour commencer à travailler. Est-ce le manque qui compte le plus pour vous ?

Oui, je crois que le manque est à la base de tout. C'est une sensation fondamentale de l'être humain. Au retour d'un voyage il y a un enthousiasme bien

sûr, un plein de sensations. Mais c'est du premier degré. Il faut laisser décanter. Dans mon cas cela peut prendre de douze à dix-huit mois. Pour une fiction, il faut qu'il y ait maturation, macération et parfois disparition des souvenirs. Ce que je fais ce n'est pas du journalisme. Il est utile que le temps passe jusqu'à ressentir ce manque, cette nostalgie confuse. Quelque chose alors de neuf, recyclé par la distance et le temps peut remonter à la surface. C'est le signal que la matière première qui n'est rien d'autre que cette nostalgie du voyage est prête à être travaillée.

ID / Ce travail d'auteur complet le faites-vous comme « un voyage en solitaire » dont parle la chanson de Gérard Manset que vous aimez ?

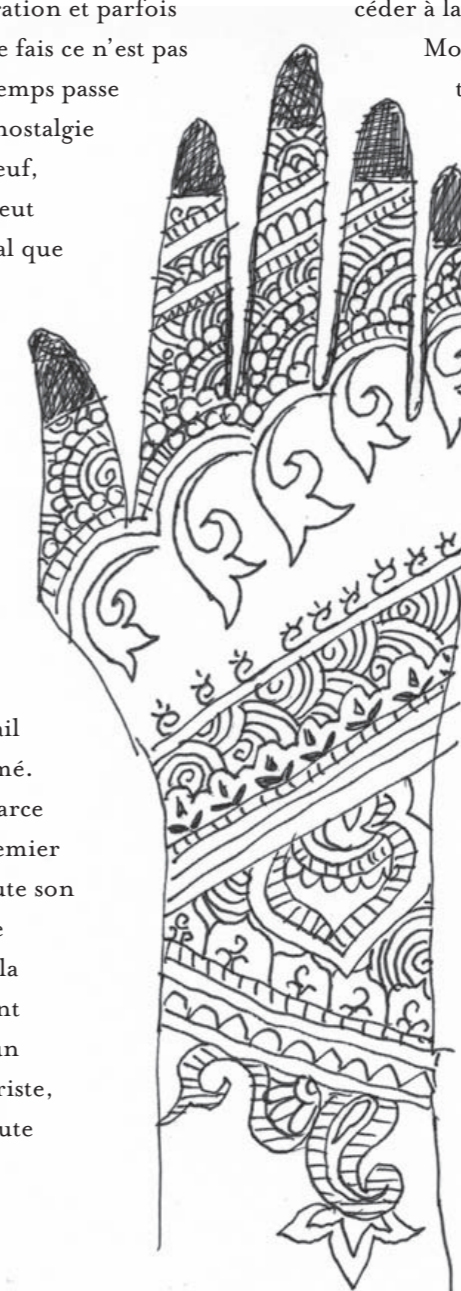
Les auteurs de BD disent souvent qu'ils sont payés pour faire leur propre psychanalyse. C'est un peu amplifié mais il y a du vrai. Le travail en équipe est réservé au dessin animé. J'aime ce statut d'auteur complet parce qu'à partir du moment où mon premier dessin est posé, l'histoire prend toute son autonomie. Elle s'incarne et évolue à bonne distance de son auteur. Je la maîtrise moins mais c'est exactement ce que je recherche. Le fait d'être un auteur complet, concepteur, scénariste, dessinateur, coloriste me donne toute

liberté pour suivre le scénario. Ma solitude professionnelle tient à ce métier. C'est un choix dont je souffre parfois mais dont j'ai besoin. Il ne faut pas céder à la peur de la solitude.

Mon personnage, Jonathan, parle au tome 3 de ce « duel de silence qui le calme ».

ID / Pensez-vous comme Scott Mac Cloud que la BD est un art invisible ?

L'art invisible c'est une expression très juste. Ce qui me fascinait quand j'étais enfant, alors que je n'étais pas conscient de cette réflexion, c'est ce que Scott Mac Cloud assimile aux idéogrammes. Un dessin hyper simplifié qui symbolise quelque chose tout en étant l'antithèse du trompe-l'œil. Face au visage de Tintin pas une seconde vous ne voyez un dessin. Vous voyez Tintin y compris pour quelqu'un qui ne le connaît pas. Prenez le Smiley, ce truc tout bête, vous ne voyez pas le dessin, ni le trait, vous voyez un sourire. Comme pour les Schtroumpfs ou Lucky Luke. La BD est un art d'idéogrammes sur un mode d'évocation ou de





symbolisme. La représentation se passe à l'intérieur de nous-mêmes. Alors que quand vous regardez un autoportrait de Rembrandt, et Dieu sait si c'est le sommet du sommet, et bien vous ne croyez pas une seule seconde que quelqu'un est en face de vous. Vous voyez immédiatement une œuvre d'art, un dessin. Le support est présent. Vous pouvez regarder son travail et l'admirer. C'est tout à fait différent.

ID / Comment les idées de scénario vous viennent-elles ?

D'abord par la recherche de mon propre plaisir et par le biais d'idées amusantes. Ce qui n'exclut pas l'anxiété parce qu'il est très difficile de s'amuser. C'est beaucoup plus facile de souffrir, de travailler dans la peine. C'est un cliché mais une réalité. Trouver une bonne idée qui selon mes critères amuse les lecteurs, c'est rare. Quand l'idée se présente, elle est souvent semi-visuelle. Si elle me séduit, c'est un cadeau, un bonheur, presque une grâce. Mais cela relève de l'aléatoire. C'est comme chercher le sommeil. Cela ne se décrète pas. La condition idéale réside dans une attitude intérieure d'écoute, une sorte de méditation créative qui peut se produire partout dans la nature, comme dans le métro à Paris, à midi ou six heures.

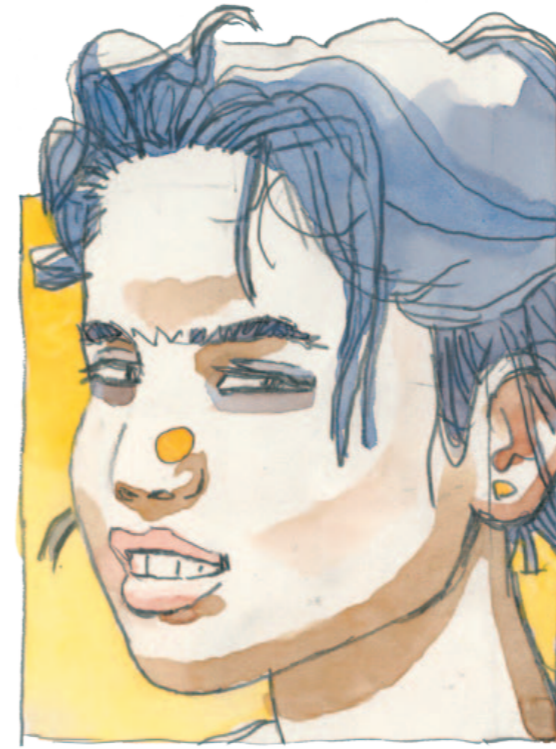
ID / Le bouddhisme auquel vous vous référez souvent considère la forme humaine comme un trésor à ne pas gâcher par insouciance. Y pensez-vous quand vous donnez forme et vie à

vos personnages ? Pour Saïcha, la femme-médecine dont « l'âme s'envole », vous êtes-vous inspiré du fond animiste de la religion Bön tibétaine ?

C'est l'acte de création en soi qui est une espèce de transposition sacrée. On crée un univers dont l'essentiel tourne autour des personnages. Qu'il y ait pour Saïcha un fond animiste, oui sans doute. Mais l'idée centrale est cet amour perdu, disparu. J'avais quelques documents tibétains de référence, mais c'est surtout une histoire d'amour autour d'un deuil. Très jeune j'avais consulté une voyante. Elle m'avait parlé avec insistance de veuvage. Ce qui ne correspondait à rien de réel dans ma vie.



Kōli
Chola 11th century
South India



En fait elle anticipait sur ce thème récurrent de deuil que j'ai raconté des années plus tard. J'ai toujours été très sensible aux sentiments que créent la séparation, le veuvage, la rupture sans que cela corresponde à rien de personnel. De même lorsque je fais mourir un de mes personnages, surtout un personnage féminin à la fin d'un album qui m'a pris au minimum un an et demi, et quand je le dessine pour la dernière fois, je suis triste. C'est une part de mon anima qui meurt et me quitte... C'est douloureux.

ID / À quoi correspond l'amnésie de Jonathan, votre héros emblématique ? Est-il une sorte de double, d'alter ego pour vous ?

Le nom de ce personnage est un clin d'œil à Richard Bach. Je suis parti de mon propre terrain, de ce que je ressens personnellement. Je suis l'ombre obscure de Jonathan qui lui correspond à une part idéalisée, lumineuse que j'ai eu envie de développer sur le papier. Il y a une ambiguïté mais j'ai toujours joué là-dessus. J'essaie de faire en sorte qu'il m'étonne. Cela peut paraître un peu schizophrénique puisque c'est ma création. Ce « Souviens-toi Jonathan » est le ressort de son amnésie qui correspond à une recherche et à la reconstitution d'une identité perdue. Je pense, que connaître c'est se re-souvenir. C'est quelque chose que j'ai expérimenté assez jeune. Entre 10 et 15 ans, je m'interrogeais sur des tas de sujets et je cherchais à trouver la réponse en moi sans aller la chercher dans un bouquin. L'amnésie comme symbole de notre



ignorance de nous-mêmes. Nous avons des images de nos attributs, de nos corps, de notre caractère mais ce que l'on est profondément, c'est le grand mystère. Pourtant toutes nos vérités sont en nous, mais cachées. Au départ je n'avais pas prévu une série. Un album après l'autre c'est devenu une sorte de quête initiatique avec tous les pièges de l'ego dont parle Jonathan «L'incessant combat pour obtenir ceci et éviter cela...». La connaissance de soi est un thème qui me fascine.

ID / D'où vous vient l'idée de suggérer à vos lecteurs des choix musicaux à la fin de vos albums, comme pour « Le privilège du serpent » avec les sublimes « Sacred hymns » de Gurdjieff interprétés par le pianiste Keith Jarrett. Est-ce un rappel au son intérieur de chacun ?

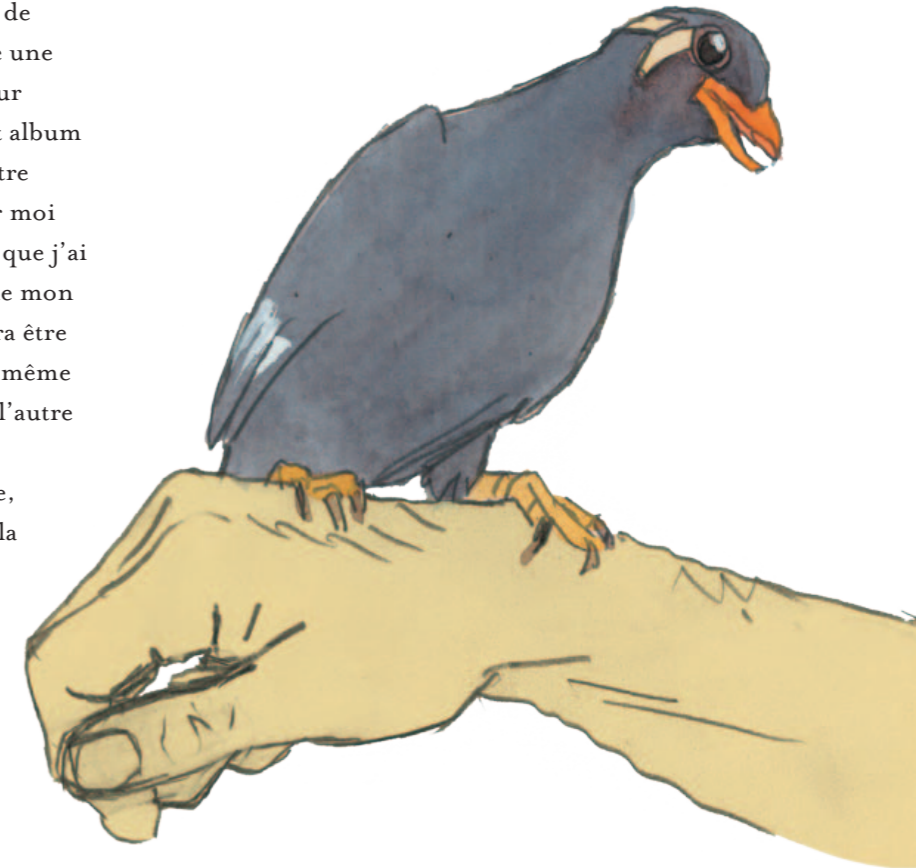


L'idée est de créer avec mes lecteurs une complicité autour d'un univers sonore. La musique est un écran sur lequel des images fugaces peuvent apparaître. Pourquoi ne pas suggérer d'écouter une cassette des Moody Blues à l'ombre d'un temple shivaïque. Pour mon dernier album, c'est avec « Dream » de John Cage que j'ai le mieux travaillé. Gao Xingjian le dissident chinois, Prix Nobel de littérature en 2000 et auteur de « La Montagne de l'âme » dit que : «La raison d'être de la littérature, c'est la reconnaissance de l'homme par lui-même». Je transpose cela à la musique. Il y a une sorte de miroir, une reconnaissance de soi-même et de l'être humain par rapport au compositeur. La musique est une évocation de notre propre nature, de ce que l'on est profondément. Je vis des retrouvailles en écoutant les musiques que j'aime. Pour beaucoup la fiction, que se soit la littérature ou la bande dessinée, est une sorte d'évasion, une façon de se changer les idées. Moi, je crois que c'est tout le contraire. La fiction est une approche de la réalité tout aussi légitime que de longues études scientifiques ou journalistiques.

ID / Le plus léger de vos albums est paradoxalement celui où vous parlez le plus d'amour. Pour un auteur de BD c'est quoi l'amour ? Une tulipe dessinée sur une fesse ou une architecture organique comme celle de Wright ?

On a tendance à réaliser nos rêves dans les bandes dessinées. Ceux que l'on ne peut pas vivre dans la réalité on y accède de cette façon. Cela explique la profusion de belles voitures de sport dans les BD que les auteurs en question n'ont peut être pas pu s'offrir, les filles archi-glamour et sexy, les femmes mutantes, les héros invincibles, les fantômes de toutes sortes... Moi j'offre à mon personnage une maison de Franck Lloyd Wright parce que pour l'instant je n'arrive pas à m'en payer une. Cet album aurait dû s'appeler « In this love » mais un titre anglais pose parfois problème. L'amour pour moi c'est une recherche, un peu désespérée parce que j'ai un cerveau qui me permet de comprendre que mon attente est à ce point absolue qu'elle ne pourra être satisfaite. Pas de cette manière-là. J'ai quand même assez lu Jung pour savoir que la recherche de l'autre est avant tout une recherche de soi-même. La plus belle phrase d'amour que je connaisse, la plus reconfortante, je l'ai découverte dans la Bhagavad Gita, ce chant divin du II^{ème} siècle avant J.C. qui définit l'être humain comme instable et obstiné : « Quel que soit le chemin que tu auras pris pour me chercher, je viendrai à ta rencontre ».

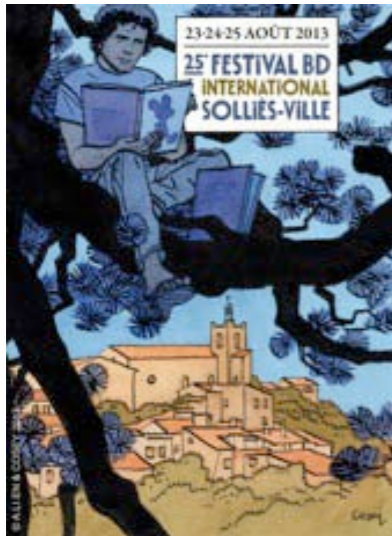
Entretien réalisé par Isabelle DILLMANN, spécialiste des grands entretiens. Auteur du livre « Les politiques ont-ils une âme » éditions Albin Michel



DEUX PRIX, QUATRE EXPOSITIONS

COSEY, INVITÉ D'HONNEUR
DU 25^e FESTIVAL BD INTERNATIONAL
DE SOLLIÈS-VILLE
23, 24, 25 août 2013

Cette exposition proposera aux visiteurs de redécouvrir la carrière de Cosey à travers une cinquantaine de ses œuvres. Les albums de «Jonathan» (Le Lombard) seront présents, mais on admirera également les plus belles planches et illustrations de ses albums one-shot des prestigieuses collections «Aire Libre» (Dupuis) et «Signé» (Le Lombard). L'ensemble sera présenté dans une atmosphère à la fois zen et bouddhiste, caractéristique de l'ensemble de son travail.



Salle du Musée
du Moulin :
le 23 août
de 16h00 à 18h00
le 24 et 25 août
de 10h00 à 12h00
et 16h00 à 18h00



EXPOSITION GALERIE CHAMPAKA

du 5 au 22 septembre 2013

Vernissage le 4 septembre en présence de l'auteur

L'exposition présentera une trentaine de planches originales de «Celle qui fut», ainsi qu'une quinzaine d'aquarelles créées pour le tirage de luxe. Ce dispositif sera complété par une vingtaine de planches des précédents albums de «Jonathan». À l'instar de «Celle qui fut», les personnages féminins y sont toujours d'une fascinante richesse. Cette plongée dans le temps présentera donc les différentes facettes de l'hymne aux dames - douce musique de chambre - joué par Cosey.

Galerie Champaka
27, rue Ernest Allard - B-1000 Bruxelles - Belgique
Tel : + 32 2 514 91 52 - sablon@galeriechampaka.com
www.galeriechampaka.com
Lundi et mardi sur rendez-vous
Mercredi à samedi de 11h à 18h30
Dimanche : 10h30 à 13h30

BARBIER & MATHON

EXPOSITION GALERIE BARBIER & MATHON
du 4 au 31 octobre 2013.

Vernissage le 3 octobre en présence de l'auteur.

À l'occasion de la parution du dernier album de Jonathan, «Celle qui fut», la galerie Barbier & Mathon a le plaisir de vous présenter une exposition consacrée à Cosey. Ainsi, une sélection de planches et d'aquarelles du dernier album de la série de «Jonathan» mais également des précédents épisodes sera exposée et proposée à la vente. De plus, des planches du «Voyage en Italie», d'«Orchidea», d'«À la recherche de Peter Pan» et de «Joyeux Noël May» seront également présentées et permettront de voir toutes les facettes de l'immense talent de Cosey.

Galerie Barbier & Mathon - 10 rue Choron - 75009 Paris
Métro Notre Dame de Lorette
Tel : +33 6 80 06 29 95 - info@barbiermathon.com
www.barbiermathon.com
Du mercredi au samedi : de 14h à 19h30
et sur rendez-vous

PRIX « GRAND BOUM-VILLE DE BLOIS 2012 »
FESTIVAL BD BOUM
22, 23, 24 novembre 2013



Le festival de la bande dessinée de Blois – bd BOUM – fêtera cette année sa 30^e édition, les 22, 23 et 24 novembre prochains. Cette manifestation est l'une des plus importantes du paysage français du 9^e art durant laquelle, chaque année, une centaine d'auteurs, une soixantaine d'exposants et quelque vingt mille visiteurs sont accueillis. À l'occasion de cet anniversaire, le travail de Cosey, Prix « Grand BOUM-Ville de Blois 2012 », sera présenté à l'espace « Expo 41 ».



Exposition Bernard Cosey
Expo 41 - rue de la Voûte-du Château - arrêt de bus Château
Tel : +33 2 54 58 89 07 - crbd@bdboum.com
www.bdboum.com
Du 22, 23, 24 novembre de 9 h à 18 h
du 25 novembre au 6 janvier : tous les jours de 14 h -18 h
(fermé les 25 décembre & 1er janvier 2014)
Commissariat : Patrick Gaumer/ Scénographie : bd BOUM

JONATHAN « CELLE QUI FUT »

C'est dans un marché du Sud de l'Inde que Jonathan reconnaît un mainate du nom de Garuda. Après avoir acheté l'oiseau qui parle, il décide de retrouver la jeune Indienne propriétaire de Garuda, April, rencontrée vingt ans plus tôt. Jon n'a pas oublié le caractère extrême d'April, sa fascination pour Kâli, la déesse du temps et de la mort, et son mépris absolu de toute peur. Menant des recherches sur l'assassin de ses parents, elle réalise une quête dangereuse et personnelle, pour laquelle elle pourra compter sur l'aide de son ami d'enfance.

Deux ans après « Atsuko », Jonathan revient pour un nouveau voyage, qui dévoile cette fois-ci une part de son enfance. À la recherche d'une amie qu'il n'a plus vue depuis ses années d'adolescence, il plonge dans les méandres de sa jeunesse et dans ces rencontres et amitiés profondes qui façonnent les personnalités. Jeune femme forte et mystérieuse, intrépide et sensuelle, April aura marqué ses souvenirs. À travers leurs retrouvailles, Cosey nous plonge dans une belle aventure humaine, prenant place dans un univers envoûtant, empreint de déesses indiennes, d'oiseaux exotiques et de rites initiatiques. Philosophe et aventurier, il poursuit son œuvre poétique et personnelle, qui occupe une place importante et singulière dans le patrimoine de la bande dessinée.

SÉRIE : JONATHAN

SCÉNARIO ET DESSIN : COSEY

16^e AVENTURE

TITRE : CELLE QUI FUT

GENRE : AVENTURE - AUTRE REGARD

PUBLIC : ADOLESCENTS / ADULTES

ALBUM CARTONNÉ

FORMAT :

- ÉDITION CLASSIQUE : 222 X 295 MM - 56 PAGES COULEURS

- ÉDITION LUXE : 241 X 318 MM - 72 PAGES COULEURS

PRIX DE VENTE ET ISBN :

- ÉDITION CLASSIQUE : 12,00 € - 18,00 CHF

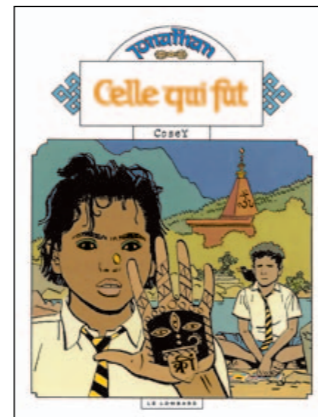
- ISBN : 9782803633227

- ÉDITION LUXE : 14,45 € - 24,00 CHF

- ISBN : 9782803633340

ÉDITEUR : LE LOMBARD

PARUTION : 6 SEPTEMBRE 2013



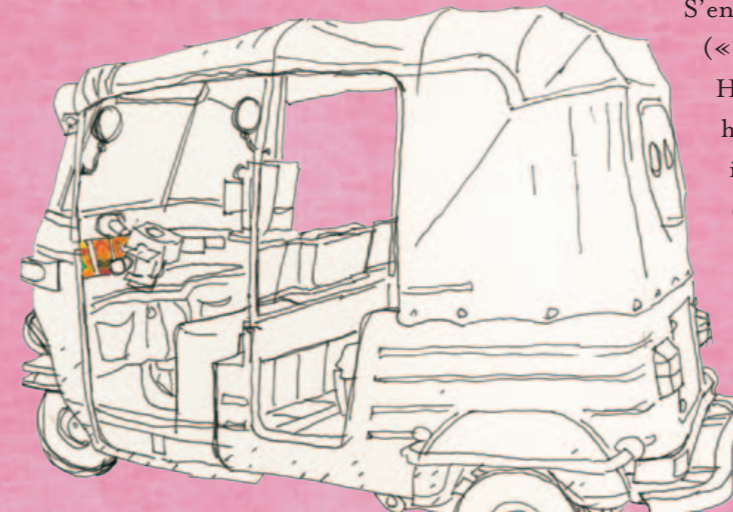
COSEY, scénariste et dessinateur



कां

C'est au beau milieu des Alpes suisses que Cosey acquiert le goût des grands espaces enneigés, de la littérature américaine et de la bande dessinée. Sous la tutelle de Derib, il apprend le métier de raconteur d'histoires en cases, domaine dans lequel il manifeste un talent qui lui ouvre bien vite les portes du journal « Tintin ». Mais, peu à l'aise dans les sillons déjà défrichés du 9^e Art, Cosey préfère créer un héros qui lui ressemble : Jonathan. Cette aventure intérieure, que Cosey nourrit constamment de ses voyages, de ses lectures et de ses réflexions, est consacrée par le Prix du meilleur album à Angoulême, en 1983. Succès qui lui permet d'ouvrir d'autres portes, comme celle du one-shot. Ainsi, son talent pour la représentation graphique du vide, et l'écriture du non-dit, explose dans « À la recherche de Peter Pan », paru au Lombard en 1985.

S'ensuivront quantités d'albums (« Voyage en Italie », « Saïgon-Hanoï », « Zeke raconte des histoires », etc.) au fil desquels il nous fait partager voyages et émotions. Ce qui ne l'empêche pas de nous donner quelques nouvelles de Jonathan de temps à autre..



SERVICE DE PRESSE

FRANCE

Diane RAYER,
Sophie de SAINT BLANQUAT
et Clémentine DE LANNOY
LE LOMBARD - 15/27, rue Moussorgski - F - 75018 Paris
Tél : 33 (0)1 53 26 32 31 - Fax : 33 (0)1 53 26 32 40
d.rayer@lelombard-france.com
Sophie@lelombard-france.com
C.DeLannoy@lelombard-france.com

BELGIQUE

Elise HAROU
LE LOMBARD - 7, Av. Paul-Henri Spaak - B - 1060 Bruxelles
Tél. : 32 (0)2 526 68 31 - Fax : 32 (0)2 526 68 34
eharou@lelombard.be

SUISSE

Gilles DEVAUX
DARGAUD SUISSE - Z.I. du Grand-Pré 2C - CH - 1510 Moudon
Tél. : 41 (0)21 651 64 64 - Fax : 41 (0)21 651 64 65
gdevaux@dargaudsuisse.ch

CANADA

Aline PLANTE
La Boîte de Diffusion - 1665, Lionel-Bertrand - Boisbriand
(Québec) - J7H 1N8
Tél. : 450 433-4045 poste 103 - Cell. : 514 231-3254
Fax : 450-433-4080
aplante@laboitedediffusion.com

Il vous est possible de télécharger illustrations de couvertures,
communiqués de presse, biographies et photos d'auteurs
sur notre site Espace Presse : <http://presse.lelombard.com>
Mot de passe : planches

LE LOMBARD

BRUXELLES